de Toulongeon aux Antilles, au Pérou et en Guyane

Les Voyages de Jean-Baptiste Leblond

médecin naturaliste du roi

PAR MONIQUE DE POULIQUEN

Au XVIIIe siècle vivait au château de Toulongeon, sur la commune de La Chapelle-sous-Uchon, la famille de François Leblond, jardinier du château, qui épousa en 1727 Marthe Reverdy. Leurs neuf enfants et leurs petits-enfants exerçaient des professions traditionnelles : commerçants, artisans, officiers ministériels, prêtres, médecins.

Voyage à la Martinique

Parmi les enfants du couple Leblond-Reverdy, le benjamin se montra d'esprit particulièrement aventureux. Jean-Baptiste Leblond, né à Toulongeon le 2 décembre 1747, fit des études classiques au collège d'Autun. Mais dès ses 19 ans, le voilà qui s'embarque, seul, pour les Antilles. Il quitte Bordeaux en novembre 1766 et atteint la Martinique en janvier suivant. Il a raconté cette aventure dans le *Voyage aux Antilles et à l'Amérique méridionale...* dont le premier tome parut à Paris en 1813.

Jean-Baptiste nous décrit son arrivée à Saint-Pierre, alors capitale de la Martinique et la ville la plus importante des Antilles françaises avec son port très animé, où il côtoie les Blancs – colons, marchands – et les Noirs, les uns esclaves et dont le sort l'apitoie, les autres libres, gens de métiers ou commerçants. Un colon rencontré sur le bateau l'invite sur sa propriété où il passera cinq mois. Il a l'occasion de voir les conséquences de l'ouragan des 13 et 14 août 1766 qui causa de nombreuses morts et de gros dégâts dans toute l'île. Il participe à la vie des Blancs, très sociables, mais critique le libertinage des époux avec les jeunes mulâtresses. Plein d'une vive curiosité, il entreprend des excursions sur les différents monts, les pitons du Carbet, très escarpés, puis la montagne Pelée, profondément modifiée depuis par trois éruptions : un lac occupait alors le cratère. S'étant pourvu d'un baromètre, il en calcule la hauteur, évaluée à 666 toises (1 298 mètres), chiffre voisin de celui qu'avait établi l'astronome Joseph-Jérôme de Lalande. Il s'emploie aussi à étudier la chirurgie, que lui enseigne son hôte, et à apprendre la lecture aux enfants de celui-ci, deux jeunes mulâtres.

Aquarelle de Trenard de Riolle d'après Moreau de Jannès. Début du XIXe sciècle. Cl.CAOB Aix-en-Provence.

Sainte-Lucie et Saint-Vincent

Mais bientôt il décide de s'embarquer pour deux îles proches, Sainte-Lucie et Saint-Vincent, avec un équipage de Caraïbes noirs. Ceux-ci sont les descendants des esclaves d'un vaisseau négrier naufragé au XVIIe siècle qui se sont établis à Saint-Vincent. Les Caraïbes (rouges) avaient conclu en 1660 avec les Français et les Anglais un traité leur accordant la libre disposition de cette île et y vivaient libres de toute servitude. Les Caraïbes noirs font commerce avec les Blancs de tabac et de paniers en échange de couteaux, de haches, et même de fusils. Ils ont peu à peu éliminé les Caraïbes rouges, mais leur ont emprunté différents usages, en particulier celui d'aplatir le front des nouveau-nés à l'aide d'un appareil constitué de planchettes de bois, ce qui leur permet d'être distingués des autres Noirs et de préserver leur liberté. Les colons de la Martinique tentent vainement de dissuader Leblond d'entreprendre cette expédition : les pirogues caraïbes sont dangereuses en raison des courants violents qui circulent entre les îles. Ils partent d'abord pour Sainte-Lucie, où Leblond fait, seul, l'ascension du cratère de la Soufrière – nul ne voulant entreprendre cette excursion périlleuse – et y observe quatorze chaudières de soufre bouillonnantes ; en 1780, une éruption détruira le bourg voisin.

L'arrivée à Saint-Vincent n'est pas moins dangereuse, la pirogue risque le naufrage en passant la barre. Il séjourne chez les Caraïbes noirs, vivant comme eux de manioc, de poisson et de gibier. Une fête a lieu, mais il s'abstient d'y participer car elle consiste en une beuverie, et sa présence pourrait n'être pas appréciée. Leblond ranime un Caraïbe assommé, tenu pour mort, en lui pratiquant une saignée, et en retire une grande considération de la part des Caraïbes qui lui seront désormais tout dévoués. Il visite aussi le cratère du volcan de Saint-Vincent, à la grande terreur de ses compagnons.

Peu après, il se lie avec un médecin anglais de l'île, le docteur Johnston, qui entreprend de lui apprendre la médecine. Les débuts sont assez difficiles : ils correspondent par écrit en latin, puis s'enseignent mutuellement leurs langues. Les progrès de Leblond sont rapides : au bout de quinze mois il est capable de soigner des Noirs. Son professeur semble être un excellent praticien et possède des ouvrages des meilleurs médecins anglais de l'époque. Des Anglais installés à Saint-Vincent entreprennent un chemin dans la partie de l'île occupée par les Caraïbes noirs, ce qui déclenche les hostilités avec ceux-ci. L'intervention de colons français (les îles sont alors occupées de façon plus ou moins sauvage par les uns et les autres) parvient momentanément à ramener la paix. Les deux médecins ont fort à faire, une épidémie de fièvre jaune se déclare (à Sainte-Lucie, Leblond avait fui devant cette terrible maladie qui décimait les Blancs non acclimatés). Le docteur Johnston y succombe.

Jean-Baptiste, désespéré de la mort de son ami, décide de partir pour une autre île, la Grenade, précédemment française, anglaise depuis le traité de Paris (1763). Il s'embarque à nouveau avec ses fidèles Caraïbes noirs, et visite successivement des îlots fort peu habités, les îles Grenadines : Bequia, Canouan, Mayereau, l'Union, Carriacou.

A la Grenade

L'histoire a bien failli s'arrêter là : ils font naufrage sur un récif, leur pirogue est endommagée, leurs biens perdus, ils souffrent de la soif, mais sont secourus par un colon anglais d'une île voisine, l'île Ronde. Celui-ci procure à Leblond les moyens de gagner la Grenade, tandis que les Caraïbes repartent chez eux. Dans cette île prospère cohabitent Anglais et Français. Des épidémies se déclarent : variole chez les Noirs, fièvre jaune, paludisme chez les Blancs. Leblond est recruté par un riche colon, possesseur d'un millier de Noirs, chez lequel il obtient de très bons résultats, de sorte qu'il est sollicité par d'autres colons ; il achète un esclave auquel il apprend à fabriquer les remèdes et faire les pansements. Il circule d'une habitation à l'autre, tout en faisant des observations sur la géographie, sur la flore et sur la faune marine. Le *Voyage aux Antilles* décrit les principales maladies qu'il a l'occasion de soigner, ainsi que les remèdes employés. Il utilise peu la saignée, mais pratique les vomitifs, les purgatifs, extraits de la flore locale ou de substances chimiques. Il utilise surtout le quinquina à la fois comme tonique et comme remède aux « fièvres » (le paludisme) qui sévissent cruellement aux colonies. Il cite divers traitements, comme celui contre le tétanos dont il guérit plusieurs malades à l'aide de bains chauds et de laudanum, traitement qui restera en usage jusqu'au XXe siècle.

Le texte du *Voyage aux Antilles* s'arrête alors, mais d'autres documents nous permettent de continuer à le suivre. Ayant suffisamment de moyens financiers, il s'installe à Trinidad, possession espagnole, où il acquiert en 1772 une petite habitation, qu'il exploite avec quelques esclaves tout en exerçant la médecine. Il fait une excursion au Venezuela, dans le delta de l'Orénoque, chez les Indiens Waraons : ils vivent dans la mangrove, où ils construisent au-dessus du niveau de la marée de curieuses habitations, dont Leblond a exécuté un dessin. L'ouvrage de Ferdinand Denis, *La Guyane, ou histoire, mœurs... des habitants de cette partie de l'Amérique*, paru en 1823, nous en a donné la gravure et a reproduit un extrait de ce récit. Leblond apprend que ces Indiens sont parfois anthropophages, mais il n'en demeure pas moins en bons termes avec eux, échangeant une pièce d'étoffe contre une pirogue : ils la mesurent de même dimension que la longueur de l'embarcation.

Cabane de Waraons.
Gravure couleur d'après un dessin de Leblond, dans Ferdinand denis «La Guyane». Paris 1823, Tome II Cl.J.L. Charnet.

De Trinidad à Lima

En 1776, Jean-Baptiste Leblond entreprend un long et aventureux voyage qui va le conduire jusqu'au Pérou. Il projette de se rendre dans les colonies espagnoles, le grand Pérou (actuels Colombie, Equateur, Pérou), réputé pour ses mines d'or et d'argent. Il se propose d'y exercer la médecine et d'y pratiquer l'inoculation contre la variole, qu'il avait expérimentée à la Grenade : la vaccination n'avait pas encore été découverte et popularisée par Jenner. Il recueillait le virus sur un malade et le transmettait, à l'aide d'une aiguille et d'un fil, à un autre individu, après vérification de la bonne santé de celui-ci. Parti en pirogue par l'Orénoque, il remonte un des affluents, le Caroni, pour recueillir des écorces de quinquina, dont les Espagnols avaient alors le monopole. Il traverse les Andes à dos de mulet, atteint Carthagène, puis la province du Choco, où il observe l'exploitation des mines d'argent et de platine. Il se rend à Quito, à Guayaquil, à Lima, où il passe trois ans en exerçant toujours la médecine. Il est envoyé dans un hôpital de Callao où, dit-on, règne la peste, et où le personnel médical a succombé ; il réussit à sauver la moitié des malades, ayant pour sa part diagnostiqué la fièvre jaune. Mais une seule tentative de pratiquer l'inoculation lui vaut à Lima de sérieux ennuis : il doit prendre le chemin du retour. Il a décrit l'insalubrité de cette ville, où la plupart des habitants vivent dans des masures à peine aérées par une petite ouverture dans le toit, où les immondices s'accumulent, où les riches vivent fastueusement, mais doivent se parfumer et circuler en voiture ou à cheval pour échapper à l'odeur pestilentielle des rues. Il revient par Santa Fe de Bogotá, traver-

sant à nouveau les Andes, chargé entre autres de 250 livres de platine qu'il rapporte en France. Il a décrit les contrastes étonnants entre les montagnes qui culminent à plus de 6 000 mètres et où soufflent des vents glacés qui font périr les mules, les plateaux à la végétation semblable à celle de l'Europe que l'on trouve à mi-hauteur, et les plaines où règne le climat tropical avec ses plantes luxuriantes. Le retour se fait par l'Orénoque, d'où il se rend à Cayenne, puis en France.

Séjour en France

A Paris en 1785, il présente plusieurs communications à l'Académie des sciences sur le platine, sur la Colombie et sur la recherche du quinquina en Guyane ; à la Société royale d'agriculture de Paris sur la conservation du maïs et sur le quinoa, céréale du Pérou ; à l'Académie de médecine sur les maladies tropicales. Ces conférences lui valent d'être nommé correspondant de ces sociétés. Le comte de Vergennes, ministre des Affaires étrangères de Louis XVI, vient d'acquérir le château de Toulongeon, dont le père de Jean-Baptiste est le jardinier. Leblond va bénéficier de sa recommandation pour obtenir une mission en Guyane pour la recherche du quinquina qui, croit-il, devrait s'y trouver : il suppose l'existence au sud de la colonie de « hautes montagnes », prolongation des Andes et du massif du Roraima où il a récolté du quinquina médicinal.

Le platine rapporté de Colombie va favoriser son projet, il en offre 200 livres au roi et 50 à des savants de l'Académie des sciences. Ce métal, fort rare à l'époque, était connu depuis peu ; quelques années plus tard il servira à la fabrication du premier mètre-étalon. Le don fait au monarque lui procure une pension de 3 000 livres et la nomination de médecin-naturaliste du roi et correspondant du Jardin du roi. Il obtient une mission pour la recherche du quinquina en Guyane, financée par le contrôleur général des Finances, sous la direction du comte d'Angiviller, responsable du Jardin du roi, avec l'attache du ministre de la Marine et des Colonies. Leblond doit aussi chercher à acclimater en France la vigogne, animal des Andes, dont la fine laine était très recherchée, et faire des observations d'histoire naturelle.

Missions guyanaises

Il quitte Bordeaux en février 1787, escorté de son neveu Hippolyte Nectoux. Celui-ci accompagnera son oncle dans sa première mission, sera ensuite chargé du Jardin du roi à Port-au-Prince, puis fera partie des savants de l'Expédition d'Egypte. Une première mission les voit suivre les fleuves de la Comté, Sinnamary et Mana, mais leur projet de remonter le Maroni est contrarié par la présence de Noirs marrons, les Boni, dont la colonie de Cayenne redoutait l'hostilité. Cette mission de six mois permet à Leblond de récolter de nombreux spécimens de plantes et d'animaux qu'il adresse en France, naturalisés ou conservés dans le tafia (eau-de-vie de canne). Plusieurs centaines de plantes séchées récoltées par lui en Martinique et en Guyane et quelques poissons conservés dans l'alcool subsistent de nos jours dans les laboratoires du Muséum. Une deuxième mission a lieu l'année suivante, par le Sinnamary, puis par voie de terre en direction de l'Inini.

Le troisième voyage, en 1789, est une véritable exploration, qui l'amènera aux confins de l'actuel territoire brésilien. Il remonte l'Oyapock et ses principaux affluents, atteint l'Araoua, affluent du Maroni. Il rencontre les Indiens Roucouyennes (les actuels Wayana) et Poupourouis, que les Français avaient perdus de vue. Il les dénombre, donne la liste de leurs villages et de leurs chefs, note leur vocabulaire, étudie leurs coutumes.

Une carte, publiée par le géographe Poirson et réalisée d'après ses relevés, est jointe à sa *Description abrégée de la Guyane française* parue en 1814 : elle donne ses itinéraires et les dates précises de ses bivouacs, permettant de le suivre dans sa difficile progression au milieu de la grande forêt guyanaise, le long de cours d'eau coupés de « sauts », rapides dangereux où souvent ses canots risquent le naufrage. Il est accompagné d'une vingtaine d'Indiens et de Noirs et de quelques soldats. Il dispose d'un matériel important, canots, vivres, armes, objets à échanger avec les Indiens contre services et nourriture. Mais les difficultés sont nombreuses : terrain accidenté et marécageux, désertions de soldats et d'Indiens, vols de canots et de vivres. Et aucune découverte de quinquina ni de vigogne, bien entendu, n'a lieu. En mars 1790, le ministre de la Marine met fin à ces missions, très coûteuses pour le Trésor royal.

La Révolution française

Cependant la Guyane reçoit les nouvelles de la révolution qui a lieu en métropole. Des élections sont organisées, Leblond est élu « premier député » à l'Assemblée coloniale. Mais la population blanche, qui compose le corps électoral, se scinde en deux factions opposées ; à la tête de l'une d'elle, Leblond et un autre député, Nicolas-Benoît Mathelin, sont considérés comme « factieux ». Une « assemblée civique » réunie le 9 août 1790 les condamne sans jugement, et les fait emprisonner, mettre aux fers et renvoyer en France. Leblond arrive en métropole le 13 octobre, et adresse avec Mathelin un mémoire justificatif à l'Assemblée constituante, qui les relève des accusations portées contre eux et les indemnise pour le préjudice subi. Pendant son séjour à Paris, il adresse en mai 1791 à l'Assemblée nationale un projet de colonisation de la Guyane à l'aide d'indigents qu'on recruterait en métropole. Il publiera ce texte sous le titre : *Moyens de faire disparaître les abus et les effets de la mendicité par l'émigration volontaire à la Guyane française.*

Il retourne à Cayenne où il a acquis une « habitation » qu'il fait planter en cotonniers. Il devient secrétaire, puis président de l'Assemblée coloniale réorganisée, juge, puis accusateur public, fonction correspondant à celle de procureur. En l'an V, il est nommé botaniste de la colonie, et continue ses envois en métropole de végétaux, d'animaux, de minéraux. Une politique d'acclimatation de plantes tropicales avait été initiée à la fin de l'Ancien Régime pour le développement en Guyane de la culture des plantes à épices ainsi que de l'arbre à pain, toutes plantes originaires de l'océan Indien et du Pacifique.

Retour en France

En 1802, Leblond regagne définitivement la France. Installé dans la Nièvre, à Luzy, il se consacre à de nouvelles communications et publications : *Observations sur la fièvre jaune et les maladies des tropiques, Traité de paix entre le Mérinos et la Vigogne, Voyage aux Antilles et à l'Amérique méridionale, commencé en 1767 et fini en 1802*, Tome I,

Les pitons du carbet depuis les versants méridiens de la Montagne pelée.
Aquarelle de Trenard de Riolle d'après Créau de Tonnès. Début du XIXe sciècle. Cl.CAOB F3-293-3.

Description abrégée de la Guyane française ou tableau des productions naturelles et commerciales de cette colonie. La situation politique a interrompu les relations avec la Guyane, prise par les Portugais en 1809 : privé des ressources de son habitation, il ne peut subvenir aux frais de publication du tome II du *Voyage aux Antilles*... Des fragments du manuscrit paraîtront en 1823 dans l'ouvrage de Ferdinand Denis *La Guyane*, et, en 1826, dans le *Journal des voyages*. Le manuscrit reste depuis lors introuvable. Leblond meurt à Luzy le 14 août 1815, laissant deux fils mulâtres reconnus. L'aîné deviendra secrétaire du président d'Haïti, Boyer, avant son décès prématuré vers 1830. Leblond ne verra jamais le second, né après son départ pour la France en 1802 et qui héritera de l'habitation de Cayenne après une longue contestation avec ses nombreux cousins de métropole.

Un personnage multiple

Le médecin, dans son ouvrage sur les maladies tropicales, proposait une méthode d'expérimentation pour la recherche des virus causes des maladies qui aurait pu amener de grands progrès en médecine ; mais les médecins chargés du rapport à l'Académie des sciences sur la communication de Leblond n'y prêtèrent nulle attention. Le correspondant de l'Académie des sciences s'intéressait à la botanique, à la zoologie, à l'agriculture, à la minéralogie, à la géographie, à la climatologie, et même à l'astronomie. Explorateur, il a entrepris des expéditions longues et périlleuses, traversant l'Amérique du Sud de part en part, en pirogue, à pied, à dos de mulet. Ses levés d'itinéraires permettront la publication en 1814 de la première carte complète de la Guyane française. Ethnologue avant la lettre, il s'est intéressé aux Caraïbes noirs, aux Indiens du Venezuela et de Guyane.

Ses projets de colonisation lui ont été inspirés par ses contacts avec les Indiens guyanais qu'il croyait, naïvement, pouvoir être amenés à la « civilisation » par l'évangélisation. Il imagine aussi un plan d'éradication de la mendicité en France par l'établissement d'une colonie d'indigents et d'enfants trouvés qu'on installerait en haute Guyane, et qui se métisseraient avec les Indiens. Ces projets utopiques ne connurent heureusement pas de réalisation.

Jean-Baptiste Leblond nous frappe par son esprit curieux, son intelligence, son courage, son énergie. Mais il est aussi opportuniste : d'abord fidèle au roi et aux ministres qui lui accordent leur protection, il embrasse ensuite avec enthousiasme les idées révolutionnaires. Quelques années plus tard, le voici esclavagiste, condamnant l'abolition et réclamant la continuation de la traite. Il proclame enfin son ralliement à l'Empire !

Au cours d'une vie particulièrement active, il fit des voyages exceptionnels, s'employa à faire connaître les maladies tropicales, la flore et la faune de la Guyane, les cultures coloniales, ainsi que les divers groupes de population, Noirs, Blancs, Métis, Indiens, Caraïbes noirs. Ses récits nous fournissent un précieux tableau des Antilles, de l'Amérique espagnole et de la Guyane de la fin du XVIIIe siècle.

A paraître

JEAN-BAPTISTE LEBLOND, *Voyage aux Antilles*, 2e édition présentée par Monique Pouliquen, éditions Karthala, printemps 2000.